

Sommaire

| | |
|---|-----|
| Avant-propos | 7 |
| Introduction générale : crise des valeurs et tournant normatif | 9 |
| PARTIE 1 | |
| LA SOCIOLOGIE CLASSIQUE AVEC QUATRE AUTEURS | |
| Introduction | 17 |
| Chapitre 1 La théorie de l'intérêt chez Machiavel | 21 |
| Chapitre 2 Le «Système Montesquieu» | 37 |
| Chapitre 3 La société démocratique selon Tocqueville | 61 |
| Chapitre 4 Weber et la discipline calviniste | 83 |
| Conclusion de la première partie : la sociologie classique | 107 |
| PARTIE 2 | |
| LA SOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS | |
| ET DE LA TRADUCTION AVEC QUATRE ÉTUDES DE CAS | |
| Introduction | 115 |
| Chapitre 5 Introduction à la sociologie des organisations | 117 |
| Chapitre 6 Introduction à la sociologie de la traduction | 201 |
| Conclusion de la deuxième partie : sociologie de l'action organisée et sociologie de la traduction | 229 |
| Conclusion générale : l'âge des accords normatifs | 231 |
| Biblio-Webographie | 243 |
| Index | 255 |
| Table des matières | 259 |

Introduction générale : crise des valeurs et tournant normatif

Aujourd'hui, on parle de « crise » de valeurs¹, de manque de repères. Si la notion de valeur se trouve effectivement au cœur des inquiétudes contemporaines, elle constitue aussi un concept central de la sociologie, mais le sens de celui-ci est tout différent. Il ne s'agit pas de prescription de conduites que l'on doit suivre, de règles de vie à adopter, de principes auxquels il faut adhérer. Suivant la distinction classique opposant deux questions : le pourquoi et le comment, la sociologie est résolument du côté de l'analyse et de l'interprétation, du côté du comment, laissant à la religion ou à la philosophie la question du pourquoi.

En sociologie, pendant deux siècles, de Montesquieu (1748) à Parsons (1951), les **valeurs**² ont été pensées comme des croyances communes partagées par tous les membres d'une société. Transmises par leurs communautés d'appartenance, ces valeurs faisaient autorité et suscitaient une forme d'allégeance collective des individus. Dire qu'il y avait société, groupe, ou collectif, c'était reconnaître l'existence de croyances partagées. Mais cette ère-là s'est achevée.

Depuis les années 1940 aux États-Unis, et la fin des années 1950 en Europe occidentale, l'idée de croyances communes présentes au sein d'une société s'est lentement effacée.

Il est clair que le caractère collectif des croyances n'a pas disparu pour faire place à un individualisme néo-libéral forcené et à des croyances strictement individuelles. Il n'en est rien : les acteurs partagent toujours des croyances collectives, mais celles-ci sont négociées et interprétées localement au sein

1 L'emploi du mot crise est débattu en sociologie. Ici, il revêt le sens courant d'une première impression négative, d'une rupture d'un système culturel. En revanche, la recherche sociologique a montré qu'il y a parallèlement des recompositions, des reconstructions qui se produisent simultanément.

2 Nous définirons ici la valeur comme « **croissance commune** », face aux intérêts et à la force. Nous l'emploierons dans ce sens très général, recouvrant tous les termes que retiendront les sociologues depuis Montesquieu (qui parlait de passion ou de sentiment) jusqu'à Weber (qui, le premier, introduisit le vocable *Wert* en sociologie) et Parsons (qui le traduira en *value*). Nous reviendrons tout au long de la première partie sur les différentes acceptions de ce terme présentes en sociologie.

Sommaire

| | |
|---|-----|
| Avant-propos | 7 |
| Introduction générale : crise des valeurs et tournant normatif | 9 |
| PARTIE 1 | |
| LA SOCIOLOGIE CLASSIQUE AVEC QUATRE AUTEURS | |
| Introduction | 17 |
| Chapitre 1 La théorie de l'intérêt chez Machiavel | 21 |
| Chapitre 2 Le «Système Montesquieu» | 37 |
| Chapitre 3 La société démocratique selon Tocqueville | 61 |
| Chapitre 4 Weber et la discipline calviniste | 83 |
| Conclusion de la première partie : la sociologie classique | 107 |
| PARTIE 2 | |
| LA SOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS | |
| ET DE LA TRADUCTION AVEC QUATRE ÉTUDES DE CAS | |
| Introduction | 115 |
| Chapitre 5 Introduction à la sociologie des organisations | 117 |
| Chapitre 6 Introduction à la sociologie de la traduction | 201 |
| Conclusion de la deuxième partie : sociologie de l'action organisée et sociologie de la traduction | 229 |
| Conclusion générale : l'âge des accords normatifs | 231 |
| Biblio-Webographie | 243 |
| Index | 255 |
| Table des matières | 259 |

de petits collectifs dont nous préciserons plus loin les contours : ce sont les **normes**.

Du coup se précise le plan de l'ouvrage. Ce livre prend acte de cette mutation des valeurs aux normes et comprendra deux parties : la sociologie dite classique, structurée autour d'un axe «valoriel», allant de Montesquieu à Parsons ; la sociologie contemporaine, marquée par les travaux de Crozier et Friedberg et de Callon et Latour qui éclairent la production, la négociation et l'interprétation d'**accords normatifs**. Si les travaux des auteurs classiques éclairent l'influence déterminante des valeurs transmises par la socialisation aux individus à un niveau sociétal, les travaux des auteurs contemporains permettent quant à eux de saisir les processus d'action collective qui génèrent des régularités de comportements, des stratégies, des enrôlements. Ces processus d'action collective contribuent de ce fait à redéfinir les intérêts et les identités des individus.

1 Deux exemples : le travail et la religion

Pour saisir en première approche la différence entre les valeurs et les normes, partons de deux illustrations de cette idée, provenant de recherches issues du champ du travail et du champ religieux. Jusque dans les années 1950 et 1960, par exemple, la classe ouvrière était assez unifiée par une idéologie de classe, rassemblant les différentes communautés de métiers et professions dans une affirmation de valeurs propres, mais aussi dans une dénonciation commune de l'exploiteur capitaliste. Depuis la fin des années 1980, sous l'action du néo-management, des microcultures professionnelles multiples de travail apparaissent, provoquant l'éclatement de l'univers culturel ancien. L'idée d'une culture commune de la classe ouvrière a reflué devant la multiplicité des vécus de petits collectifs de travailleurs. Dans le champ religieux, on pouvait encore observer durant les années 1950, en Occident, la présence d'un grand corpus de croyances chrétiennes, unifiées et contrôlées par la hiérarchie ecclésiastique. Aujourd'hui, on découvre un émiettement des croyances, réinterprétées par de petits groupes de croyants. Des spiritualités diverses se sont substituées à un ancien monde catholique assez homogène (Hervieu-Léger 2003 et 2010, Donegani 2015). Certains ont évoqué une «protestantisation» du catholicisme, lequel cohabite désormais avec l'Islam, le Judaïsme et diverses spiritualités et traditions philosophiques – zen, bouddhisme, taoïsme, hindouisme, etc., athées ou non, souvent hybrides et doublées de particularismes nationaux ou régionaux.

Ces deux exemples nous aident à mieux voir ce qui distingue les valeurs des normes et à en saisir trois premiers traits constitutifs que nous reprendrons plus loin. Premièrement, les normes, à la différence des valeurs, ne se situent pas à un niveau **sociétal**. Si les valeurs sont transmises aux membres d'une société par leurs communautés d'appartenance, les normes sont produites puis négoc-

ciées et interprétées dans un contexte singulier, au sein d'un collectif – souvent restreint – de travailleurs de tel atelier particulier ou de petits groupes de croyants dans le champ religieux. Ensuite, le rôle des **élites professionnelles** (leaders syndicaux ou hiérarchie religieuse) était très visible dans la définition des valeurs, alors que les «**acteurs ordinaires**» sont en première ligne pour définir les normes. Enfin, à travers les normes qu'ils produisent, les acteurs ordinaires donnent du sens à leur action collective, là où ce sens leur était jusqu'alors donné par les valeurs héritées.

Dire que **le sens était donné** aux hommes consistait d'abord à considérer qu'il venait de Dieu ou, depuis le XVIII^e siècle, de la Raison, source de légitimité de leurs valeurs de liberté et d'égalité³. C'était ensuite considérer que la vie en société n'était pas le fruit direct des actions humaines, de leurs décisions, de leurs conflits: bien sûr, ces éléments jouaient un rôle, mais, fondamentalement, par-delà ceux-ci, s'imposait une direction primordiale de l'histoire qui échappait aux péripéties humaines. Il y avait comme un axe positif qui traversait l'histoire des hommes, qui se surimposait à toutes leurs perceptions inquiètes ou même négatives: l'humanité marchait vers la liberté et vers l'égalité. Telle fut la croyance collective qui anima les hommes durant deux siècles, à des degrés variés comme on le verra⁴, proclamant une «Vérité» capitale: la Raison était la source de ce **Progrès humain**, elle conduisait les hommes vers l'émancipation. C'était «l'idéologie dominante» comme on le disait, même si tous ne partageaient pas une telle vision⁵.

2 La perte du «sens valoriel» et la montée des accords normatifs

Et c'est justement cette idée d'un sens donné qui s'est effacée aujourd'hui avec l'avènement de l'univers normatif. Les normes constituent un nouveau type de croyances dans un monde qui n'a plus cette assurance d'une avancée vers le Progrès.

3 Pour la sociologie classique, les valeurs à l'œuvre dans l'édification de la nouvelle société moderne dès le XVI^e siècle, sont la liberté et l'égalité. C'est ainsi que les hommes ont rompu avec la société traditionnelle d'Ancien Régime, définie par la hiérarchie (l'inégalité aristocratique) et l'autorité du monarque et de l'Église.

4 Cf. le paragraphe portant sur «la Raison directionnelle» à la fin de l'introduction de la partie 1.

5 Le thème du Progrès n'a pas été de tout temps au cœur de la tradition sociologique. Par exemple, il ne structure pas la pensée de Montesquieu, Tocqueville, Tönnies ou Weber. En revanche, des versions importantes sont présentes dans l'œuvre de Condorcet (qui l'a formulée explicitement pour la première fois en 1793), de Comte, de Hegel, de Marx, de Durkheim et bien sûr, de Parsons et du néo-marxisme des années 1945-1975. L'idée hégélienne de la dialectique assurant le triomphe d'une nouvelle synthèse positive sur une antithèse négative, en est un des exemples majeurs qui marquera longtemps les esprits (le marxisme en sera l'héritier jusque dans les années 1980).

Le climat culturel ne reflète plus cette confiance. Au contraire, il regorge de notions comme celles de risque (Beck 2001 [1986], Borraz 2008), de chaos ou encore d'apocalypse (Foessel 2014, Henriët 2015).

Si hier les valeurs étaient transcendantes⁶, aujourd'hui, les normes sont profondément **immanentes**, produits d'une construction collective et contingente⁷. Les accords normatifs sont maintenant au cœur de la vie sociale.

Prenons le cas de la science. Elle permet de déterminer de nombreuses normes telles que celles relatives aux émissions de carbone, aux politiques d'épuration de l'eau, ou encore aux interventions chirurgicales. Comme le démontrent les travaux de Callon (1986) et Latour (1993) présentés dans la seconde partie de cet ouvrage, la science ne constitue ni une valeur transcendante ni un ensemble de lois de la nature que les chercheurs – ouvriers du Progrès – révéleraient petit à petit. Au contraire, la science est un ensemble de théories, de formules et de modèles conçus par quelques chercheurs et jugés crédibles par quelques-uns de leurs pairs (représentatifs). Notons ici que les normes scientifiques visent à réduire des incertitudes liées au réchauffement climatique, aux problèmes de santé et aux moyens de communication notamment. En d'autres termes, le tournant normatif désigne la prise de conscience collective de la fragilité de l'action humaine, la redéfinition de celle-ci sans un sens imposé.

3 Une question de génération aussi

Il y a encore une autre raison qui nous pousse à adopter ce thème du passage des valeurs aux normes comme fil d'Ariane : il concerne la succession contemporaine des générations. Avec ces deux concepts, nous avons une clé pour comprendre les différences de vécu et de perceptions entre les générations⁸. Le monde que connaissent aujourd'hui les jeunes générations n'est pas celui de leurs grands-parents, ni a fortiori celui de leurs arrière-grands-parents.

6 Le vocable de transcendance appartient surtout au langage théologique et philosophique. Nous l'utilisons ici dans un sens sociologique (sur lequel nous reviendrons dans la conclusion) : il s'agit d'une instance extérieure, supérieure, fondatrice de l'ordre social et source de légitimité des pratiques sociales. Historiquement, ce fut Dieu, puis la Raison (avec le Droit ou la Science) depuis la philosophie des Lumières.

7 Même si nous avons donné en 1998, comme titre à notre ouvrage *La négociation des valeurs*, les exemples traités se situaient tous dans le chapitre 5 et s'inscrivaient dès lors dans la conjoncture actuelle du mixte stratégique-identitaire. Il s'agissait de « néo-valeurs » ou de « valeurs de terrain » comme nous les appelions, ou encore d'identités. Le recours au vocable de « norme » permet aujourd'hui de lever toute ambiguïté.

8 Pour définir les générations, les recherches sociologiques se sont surtout penchées sur celle des baby-boomers (BB), nées dans les années 1945-1965. Cependant, c'est une littérature plus managériale que sociologique qui a tenté d'identifier les cohortes démographiques suivantes : celle des X, leurs enfants, née entre 1966 et 1976/1980 ; celle des Y, née entre 1980 et

Ceci signifie que la rupture valeur/norme s'est également produite au sein des familles. La ligne de fracture dans le vécu des individus est passée, nous semble-t-il, entre les grands-parents et arrière-grands-parents qui ont connu le cadre valoriel d'un côté, et les générations dites X, Y et Z qui connaissent le cadre normatif de l'autre. Pour ces générations, la « crise des valeurs » n'est pas celle de leur disparition, c'est tout au contraire un « **trop-plein normatif** » (Déchaux 2009) qu'ils affrontent, ce qui exige, comme on le verra, implication subjective, négociation⁹ et argumentation. Si toutes les générations vivent aujourd'hui à l'Âge normatif, elles le sont à des degrés différents.

4 Le sens du travail

Enfin, ultime remarque, cet ouvrage d'introduction à la sociologie générale se donne encore un autre objectif : il vise à présenter les concepts et le raisonnement propres à la discipline sociologique au travers d'un exemple très spécifique, celui du « sens du travail ».

Nous voulons saisir ce qui est à l'œuvre dans nos sociétés depuis 40 ou 50 ans, car nos contemporains ont le sentiment que le sens du travail a profondément changé aujourd'hui. Cette approche nous permettra de saisir le « **tournant civilisationnel** » que nous vivons actuellement et de découvrir les traits culturels du travail qui sont en train de s'effacer, ces traits qui s'étaient développés à partir du XVI^e siècle (pensait Weber) avec de l'avènement des Temps Modernes. Tous les grands sociologues ont cherché à appréhender et à comprendre les situations de travail propres à leur époque : Montesquieu à Londres en 1729 ; Tocqueville aux États-Unis en 1831 ; Weber dans l'Allemagne de 1900 ; Parsons dans les États-Unis de 1950 ; enfin, Crozier durant les Trente Glorieuses (1945-1975) en France, Friedberg, Callon et Latour dès les années 1980 et 1990.

1995/1999, appelée aussi celle des *millennials* ; et enfin celle des Z, née après 1999/2000. À cela, nous ajouterons la génération des parents des BB et enfin celle des arrière-grands-parents (PBB), nés dans la décennie de 1910, et qui ne semble pas avoir fait l'objet d'études particulières.

⁹ Nous verrons plus loin que le thème de la négociation (théorisé en 1963 pour la première fois en France par Michel Crozier) est un élément capital de cette mutation normative